

<https://www.menouetsesvoisinsdargonne.fr/spip.php?article704>

Les combats de Sainte-Ménéhould en 1940, suite.

- Revue N°53 -

Date de mise en ligne : lundi 26 décembre 2011

Copyright © Sainte Ménehould et ses Voisins d'Argonne - Tous droits

réservés

Hans Haabe, écrivain et journaliste autrichien, antifasciste, interdit par les nazis, a gagné la France et s'est enrôlé dans l'armée française, dans le 21ème régiment de Marche de Volontaires Etrangers. Il vivra aux Etats-Unis où il écrira ses mémoires, à Washington en juin 1946.

Le 12 juin 1940, il combat dans les rues de la ville quand les Allemands arrivent. La première partie de ses mémoires a été publiée dans le n° 52. Voici la suite du récit des combats.

Hans Haabe et son ami Truffy se trouvaient dans la rue Camille Margaine. Le pont dont ils parlent doit être le pont de la rue de Verrières.

Mais il n'y a pas de répit. Pour parvenir au pont, nous devons à nouveau obliquer dans la ville. Les Allemands sont partout. Nos régiments se défendent avec le dernier espoir. Je vois des soldats qui ont pris position derrière des cadavres. Leur fusil est posé sur le dos d'un camarade mort : le cadavre sert de protection. Des hommes plongent leur tête dans les entrailles de chevaux morts pour ne plus rien entendre. La ville est empestée par l'odeur des cadavres, de la fumée et du sucre. Je remarque le colonel Debussy qui tente, avec quelques hommes, de faire tirer un obstacle antichar à l'entrée du pont. Tout a l'air d'un jeu comique et tragique à la fois : les soldats isolés, le lieutenant avec son revolver, les maigres chevaux de frise, les mitrailleuses abandonnées sur un côté, les chars, les motocyclistes, les mitrailleuses qui progressent sur l'autre côté. Et pourtant, Dieu fait encore une fois en sorte que le plus cruel devienne justement supportable par son absurdité : on a le sentiment que les autres, de l'autre côté, ne peuvent pas prendre grand chose au sérieux. La disproportion est si énorme que l'on souhaite déjà que cette irruption de la réalité dans la chambre d'enfant ne soit qu'un fantôme. Peu importe que des odeurs pestilentielles montent du tapis de la chambre d'enfant. Et voici une silhouette fantomatique qui sort de la brume formée par la poudre des tirs : c'est Mayer, Mayer-Mayeresco de Bucarest.

Je le distingue en passant rapidement. Il se tient près du pont. Je ne sais pas s'il est allé plus loin. Je lui crie quelques mots mais il ne répond rien. Il est là, appuyé au parapet du pont ; il a oublié de se jeter à terre. Il a toujours la casserole brillante sur le dos. Le casque est toujours sur sa tête, comme un chapeau melon noir et triste lors d'un enterrement. Son visage est noir de suie. Ses cheveux blond pâle lui tombent sur son petit nez rouge. Je crie à nouveau son nom. Mais il ne détourne pas son regard fixe. Il fixe je ne sais quoi, je ne sais où

Une seule mitrailleuse tient encore le pont de la retraite. Un jeune Français du 11ème régiment et un nègre du même régiment servent la mitrailleuse. Soudain le nègre porte la main à sa poitrine et s'effondre. Etant déjà sur le pont, je vois comment Mayer-Mayeresco de Bucarest se jette sur l'homme mort. Allongé sur le noir, il continue de passer la bande de la mitrailleuse.

Le groupe de pionniers a franchi le pont avec moi. Ils ont exécuté ce qui a été ordonné plus vite que je ne le pensais. J'ai à peine passé le pont qu'il saute soudainement. C'est le seul chemin de la retraite. Dans la brume et la poussière, je vois quelque chose de brillant de ce côté là du pont. C'est la casserole de Mayer qui étincelle au soleil.

La France avait des hommes. L'un d'eux s'appelait Pierre Truffy. Nous nous étions séparés quand nous avons aperçu le colonel. Nous avons convenu que je devais l'attendre après le pont. Sans nous avoir remarqués, nous avons couru presque en même temps de l'autre côté du pont. Et soudain, nous nous retrouvions l'un près de l'autre. Je lui racontai ce qui était arrivé au petit Mayer. Il réfléchit un moment. Puis il dit :

- "Viens vite !

Nous courûmes le long de la rivière. Elle était particulièrement étroite à un endroit. Truffy s'assit dans l'herbe et commença à retirer ses bottes sans dire un mot.

- "Qu'est-ce que tu fais ? demandai-je.

- "Je vais chercher le petit Mayer !

Je ne dis rien. Je m'assis sur le côté et tentai de délayer mes guêtres de cuir.

- "Qu'est-ce que tu fais ? demanda Truffy, l'air irrité.

- "Je vais avec toi !

- "Pourquoi faire ?

- "Pour que tu ne sois pas tout seul !

Derrière les verres de ses lunettes, il me regarda avec un sourire.

- "Bon, dit-il, prenons un bain !

Nous pestions tous deux en retirant les chaussures de nos pieds. C'était une véritable opération de les retirer de nos pieds enflés et en sang.

- "Je ne suis plus fatigué du tout ! dit le sous-lieutenant.

- "Moi non plus, j'ai oublié d'y penser !

Nous camouflâmes nos bottes et nos vêtements militaires dans des buissons. Quand nous sortîmes des buissons, Truffy déclara :

- "Je vais aller chercher le petit Mayer tout seul. Mais tu vois la maison en face ?

Je vis une ruine moyenâgeuse.

- "Oui !

- "Tu trouveras les observateurs du 2ème bataillon dans la cave. Je leur ai donné l'ordre d'attendre à cet endroit. Il faut dire qu'ils n'ont plus d'arme !

- "Je comprends !

- "Tu leur montreras cet endroit du canal. Ici, le fleuve est étroit. D'autre part, les Allemands semblent n'avoir pas encore repéré cette place-là !

- "Entendu !

Il avait oublié ses lunettes sur son nez. Il les déposa alors dans le buisson. Puis il dit :

- "Bon bain, à tout à l'heure !

Et il plongea le premier dans l'eau.

Quand j'allai déposer ma montre, un cadeau de mon père auquel je tenais beaucoup, dans mes chaussures, il était deux heures de l'après-midi. Je revins avec les soldats que je trouvai à la place convenue vers trois heures. Le petit Mayer était déjà assis dans l'herbe. Mais Truffy était déjà retourné entre-temps dans la ville en feu. Il avait simplement déposé Mayer et avait replongé. Entre deux heures de l'après-midi et sept heures du soir, il retourna trois fois dans la ville totalement occupée par l'ennemi. Il sauva à chaque fois sept à huit soldats d'une mort certaine. Vers sept heures, il décida enfin de se sécher. Il s'assit sur la berge du canal, dans un espace herbeux, essuya ses lunettes et remit ses bottes. Il faisait comme s'il revenait d'une petite promenade dans les bâtiments du tribunal, dans son bureau notarial. Il me regarda avec des yeux ronds et étonnés quand je voulus lui frotter le dos. Il accepta finalement. Quand sa chemise fut à moitié sèche, il remit ses vêtements d'officier élimés et arrachés.

Je n'ai jamais vu un homme plus digne de porter l'habit d'officier que ce notaire d'Angers.

Un endroit avait été désigné à Truffy, en tant qu'officier de renseignement du régiment et chef des observateurs, où il pouvait aller chercher les ordres de la division et les transmettre au régiment. L'endroit désigné était l'école de la petite localité de Verrières. Quand nous arrivâmes à Verrières, nous trouvâmes la localité totalement déserte. Bien que Truffy soit certain que nous ayons, de ce côté-ci du pont sauté, au minimum une avance de cinq, voire six heures sur les unités motorisées allemandes, les troupes avaient été retirées du village.

Après que nous eûmes installé notre quartier général dans les bâtiments de l'école abandonnée, nous fixâmes sur les portes une affichette avec l'inscription : « Revenons de suite » et nous partîmes pour chercher de la nourriture et d'autres plaisirs terrestres. Le premier plaisir terrestre que je trouvai fut un pantalon. Le mien n'avait plus de fond depuis longtemps. L'art de coudre du pauvre Torcynsky me manquait depuis trop longtemps. Sur la place principale du village, près de l'église, nous trouvâmes un jardin dans lequel les pantalons poussaient comme des fleurs. Cela s'expliquait ainsi : un camion, cela s'est produit ici et là dans l'armée française de 1940, avait apporté des équipements tout neufs à un bataillon de pionniers à Verrières. En différence du nôtre, l'équipement neuf consistait

en choses qui avaient été fabriquées au cours de cette guerre. Dans la livraison, il se trouvait des pantalons bouffants tout neufs, des gamelles de soldat démontables et propres, des couvertures chaudes, des sacs à dos, des bidons, des bretelles mais aussi une masse de plaques de chocolat, de boîtes de lait condensé et de sardines.

Près de l'église de Verrières se trouvait un merveilleux jardin public avec un ruisseau artificiel, du feuillage discret, des haies de rosiers romantiques et une grande pelouse verte. Sur cette pelouse poussaient, comme dans un conte de fées, toutes sortes de merveilles. Et au milieu de ces merveilles dormait une personne qu'on aurait pu prendre pour la Belle au Bois Dormant si son menton anguleux n'avait pas été entouré d'une épaisse barbe noire. L'homme, que nous éveillâmes, nous raconta qu'il était venu ici avec un camion ; mais il n'avait pas trouvé le bataillon de pionniers qu'il cherchait. Personne n'avait pu lui dire ce qu'il était advenu du bataillon. Là dessus, ils s'étaient débarrassés de leur « marchandise » et se préparaient justement à repartir quand leur véhicule fut réquisitionné par quelques officiers. Les officiers auraient bien emmené le chauffeur, mais ils lui avaient ordonné de « surveiller » la livraison. Truffy lui demanda ce qu'il avait encore à faire ici.

- "J'attends les Allemands dit la Belle au Bois Dormant sans se lever. "J'ai des blessures aux pieds et ne peux aller plus loin ! Finalement, les Allemands ne me dévoreront pas !

Sur ces mots, il s'étira à nouveau, étendit le bras sans bouger de position, saisit l'un des centaines de paquets de cigarettes répandus autour de lui, et se prépara à poursuivre sa cure de soleil. D'un geste d'invitation, il nous indiqua que nous pouvions nous servir.

Le lieutenant et moi-même n'eûmes pas le courage d'échanger un regard. Mais, sans dire un mot, nous commençâmes à récupérer ce qui nous semblait utile, sans trop nous charger. Nous échangeâmes nos pantalons déchirés contre des neufs, changeâmes de chemise et emportâmes autant de chocolat et de cigarettes que nous pouvions. Puis nous continuâmes notre voyage de découverte.

Le village était étendu et poussiéreux. Cela me faisait penser aux villages de l'Est de l'Europe, à nos villages du royaume austro-hongrois. Les portes en bois donnant accès aux petites fermes étaient ouvertes. Quand les vaches rentraient le soir du pâturage, elles traversaient paisiblement le village, chaque vache retrouvait d'elle-même le chemin de sa chaude étable et, au fur et à mesure, le troupeau s'amenuisait. Les paysans étaient assis devant les maisons et fumaient leur longue pipe. Parfois, une fillette chantait. L'atmosphère était chaude et un peu poussiéreuse. Voilà comment se présentait alors ce village, au cœur de la France, au cœur de la bataille, quelques heures avant l'occupation. Je pensai : c'est ainsi qu'a été sans doute la guerre qu'ils appellent la Grande Guerre ? Et là, un cavalier traversait la localité à vive allure. Ces cavaliers isolés étaient aussi comme des fantômes venant de la Première Guerre Mondiale. Parfois, une voiture à cheval, attardée, passait devant nous. Le conducteur s'arrêtait et demandait son chemin mais il ne savait pas où il devait aller. Tout faisait songer à une carte postale militaire des années 1914-1918. On ne pouvait vraiment pas s'imaginer qu'il y avait des bombardiers et des chars. De temps en temps, venait une popote roulante bosselée tirée par deux chevaux épuisés. Le conducteur dormait sur son siège. La popote filait devant nous, comme peinte sur un fond de carton qu'on aurait tiré par des ficelles à l'arrière plan d'une scène de théâtre. Derrière les cavaliers égarés, la poussière tourbillonnait.

Ce texte a été confié à Jean Hussenet par une habitante de Verrières, Gaïtane Besnier-Feuvre. La traduction est de Michel Baudier de Vouziers.



A suivre